

Vieux souvenirs

Ce texte a été écrit par Jacques Sevel qui a été maire de Chevagnes pendant 32 ans et décédé en 2001.

« Le maquis de Munet récemment créé par le commandant de Soultrait (Fleury) et dirigé par l'officier d'aviation Viart (capitaine Georges) comptait, entre autres, des groupes à Chevagnes, Gannay-sur-Loire, La Chapelle-aux-Chasses, Paray-le-Frésil d'un effectif total de 150 à 200 hommes.

A Chevagnes, le responsable politique était le percepteur, Mr Lamy (lieutenant Claude) qui, après la Libération, fut nommé trésorier payeur général aux Armées avec grade de colonel.

A La Chapelle-aux-Chasses officiait l'abbé Berthe, curé de la paroisse mais précédemment vicaire à Cusset où il dirigeait le réseau Yatagan, dépendant du réseau Goelette où il correspondait directement avec Londres. Il eut, après la Libération, quelques missions secrètes et fut nommé ensuite curé de Cérilly où il mourut prématurément. Il avait dit la messe du général de Gaulle à Notre-Dame-de-Paris et avait accompagné le général dans les rues de Moulins lors de sa visite de la ville.

Lorsque la radio « brouillée » de Londres annonçait : « *la truite vit dans la Loire* », des armes devaient être parachutées d'Angleterre à Gannay-sur-Loire sur des grèves balisées par de petites lampes électriques placées par les amis de Gannay qui se chargeaient de recueillir et de cacher des conteneurs d'armes en attendant d'autres ordres. J.T. étant seul à Chevagnes à posséder un camion à gazogène et charbon de bois, allait régulièrement à Gannay où, sous prétexte de livrer la marchandise qu'il y vendait habituellement, ramenait à Chevagnes des armes parachutées.

Quatre condamnations en septembre : quatre exécutions : Georges Peygues et Henri Talpin le 17 novembre, Marius Buissonière et Jean Vignol le 1^{er} décembre puis, le 8 janvier Jean-Marie Neuville de Moulins.

Entre temps, avaient été exécutés le 8 décembre 1943, Chevalier, les deux frères Gaillard, Faure, Roy et Veillerot, tous de Gannay. Pendant cette période, J.T. dormit avec le revolver sous l'oreiller mais ceux de Gannay eurent le grand courage de mourir sans parler et dans quelles conditions ! Arrivées à Chevagnes, les armes étaient dissimulées dans divers endroits, notamment aux « Michauds » et dans le clocher de l'église dont seul P.T. détenait la clef.

Dans la soirée du 6 septembre 1944 apparurent à Chevagnes deux voitures avec des officiers français et américains précédant la section nord-africaine de la colonne Eymard. Les combats étaient terminés chez nous mais cette colonne nord-africaine, après un repos de trois jours, allait continuer jusqu'à la victoire finale.

Le 11 septembre 1944, à La Chapelle-aux-Chasses où se trouvait le PC de la colonne rapide des FFI prenaient pour la première fois contact avec le FFL : un détachement de parachutistes débarqués en Provence et qui ne cacha pas sa stupéfaction de n'avoir pas à intervenir. Ce jour même, le lieutenant-colonel Fabre publiait le dernier communiqué de l'état-major FFI de l'Allier annonçant la fin des hostilités sur le territoire et aux abords de notre département.

Les armes furent régulièrement restituées à l'armée française par la suite.

On ne peut évoquer ces souvenirs sans rappeler qu'à cette époque troublée, la « Grosse Maison » à Chevagnes se trouvait inhabitée. La famille de Colbert séjournant au Luc et au Cannet, les troupes d'occupation transformèrent cette propriété en camp de prisonniers de guerre africains noirs et nord-africains. Les africains noirs parlant difficilement le français et inspirant une grande frayeur aux Allemands furent rapidement dirigés sur un camp de prisonnier de Fourchambault.

Les Nord-africains furent envoyés chaque jour travailler dans les domaines sous la responsabilité des fermiers qui devaient venir les chercher chaque matin et les reconduire le soir. Bientôt une amitié se lia entre les Nord-africains et leurs employeurs qui leur fournissaient des vêtements civils et de l'argent de poche nécessaire pour qu'ils s'évadent à la seule condition que ce soit le dimanche, seul jour sans responsabilité pour le fermier. Le premier qui s'évada, employé par L.P., conduit jusqu'à la ligne de démarcation par P.M. était un négociant de chaussures de Casablanca. Il écrivit que, dès leur arrivée de l'autre côté de la ligne de démarcation, ils étaient démobilisés et rapatriés. Alors, tous n'eurent de cesse de partir.

A cette époque, J.J. de Chevagnes, évadé d'Allemagne, travaillait en zone libre à Chapeau chez Mme Tortel et venait à pied à Chevagnes chaque dimanche, chez sa belle-sœur qui entretenait son linge et aussi pour voir les copains. Il traversait chaque fois à travers bois la ligne de démarcation et, pour être tranquille, avait dressé un chien à passer devant lui. Il se mit en relation avec les prisonniers Nord-africains de la « Grosse Maison » et en fit évader chaque dimanche en leur fixant rendez-vous au bord de l'Acolin.

Le 15 août, jour férié, les gens de Chevagnes arrivant à la messe, un Nord-africain crût que c'était dimanche et s'évada. Le soir venu, il attendait toujours en vain au bord de l'Acolin. M.L. le cacha pendant trois jours au domaine de « Montchenin » en attendant le dimanche et la venue de J.J. Tout cela paraît simple mais était, à cette époque, toujours une question de vie ou de mort. Toutefois, le chef de poste allemand qui commandait la « Grosse Maison » était dans le civil un pasteur protestant, donc de bonne moralité.

Devant toutes ces évasions, un jour qu'il se trouvait à l'hôtel du Cheval Blanc, le pasteur en question dit à Mme S. : « Madame, dans quinze jours nous ne serons plus ici » ! Ah ? dit-elle, vous partez ? » « Non madame mais dans quinze jours il ne restera plus de prisonniers ! »

J.J. s'était évadé d'Allemagne avec G.B. , après maintes aventures, traversant le Doubs sans savoir nager ni l'un ni l'autre, se nourrissant de pommes pendant une semaine. J.J. fut un actif résistant aux multiples aventures. Peu d'années après, J.J. et G.B. qui avaient tout risqué, connurent tous les deux et séparément des fins tragiques et accidentelles à Chevagnes même.

Il est à noter que pendant la campagne Rhin et Danube, un jeune chevagnois A.C. fut le fidèle chauffeur du général Colliou ainsi qu'en atteste une belle photo dédicacée que le général lui a remis à sa démobilisation.

Peu à peu, les anciens nous quittent et bientôt ces souvenirs d'une époque révolue tomberont dans l'oubli....

Et les petits-fils des poilus de 14/18 eurent à souffrir à leur tour en Algérie ».